Chapitre I



Chan

Il y a des moments où je déteste mon esprit de compétition. Le jour où Sean, mon assistant, m'a défié de partir une semaine au fin fond du Montana en moto sans téléphone pour voir si je pouvais me débrouiller par moi-même, j'aurais mieux fait de me casser une jambe.

Premièrement, ce pari est ridicule. Ce n'est pas parce que je n'ai pas accès à la technologie que je ne peux pas me repérer dans mon propre pays, parfaitement cartographié. Deuxièmement, me voilà sans moyen de communication, sous le ciel immense au milieu des montagnes, une moto fumante entre les mains et la sueur dégoulinant dans mon dos. Et tout ça pour quoi ?

Parce que je déteste quand Sean se fout de ma gueule. Un mot, et je veux lui prouver qu'il a tort. C'est comme ça que j'ai perdu des milliers de dollars à Las Vegas, que j'ai fait du saut à l'élastique depuis la tour Macao, ou encore que j'ai chanté au récital de Noël au boulot.

Il m'énerve, et quand il m'énerve, je prends des décisions moisies.

Il faut vraiment que j'arrête de l'écouter.

Et je vais le faire. À partir d'aujourd'hui. À partir de ce jour fatidique où je n'ai plus que mon sac contenant une bouteille d'eau, des noix de cajou et une crème solaire pour survivre face aux grands espaces américains et leur nature impitoyable.

OK, je suis dramatique, ça fait la cinquième voiture que je croise en moins de cinq minutes, mais personne ne semble s'apitoyer sur mon sort, et je déteste attendre.

Je me résous à faire de grands gestes de détresse. Heureusement, je suis sorti des routes de montagne, et ma moto est tombée en panne sur un axe plutôt passager.

Un homme conduisant un vieux pick-up branlant s'arrête à ma hauteur. Son premier regard sur moi est aussi méfiant que curieux, mais bientôt, aidés de deux autres locaux, ma Kawasaki et moi sommes installés à l'arrière de son véhicule. Nous sommes déposés devant un atelier ouvert, dans une bourgade entourée de forêts de sapins, avec la promesse que ma moto est entre de bonnes mains.

Pour l'instant, tout semble s'arranger.

Je reprends ma respiration et me dirige vers le garage désert. Au fond du hangar chargé de pick-up rouillés, d'engins agricoles et de petites motos, une télévision diffuse à tue-tête une vieille série télé. Un frigo datant d'il y a cinquante ans fait un boucan d'enfer. L'ensemble ressemble à un décor de film d'horreur des années soixante-dix.

Casque à la main, je m'approche, méfiant, tendant le cou dans l'espoir d'apercevoir le propriétaire des lieux. Si possible sans tronçonneuse à la main.

— Bonjour ? Il y a quelqu'un ?

Seules les voix de la télé me répondent. Je regarde autour de moi. En ce début de soirée, le petit bourg composé d'un bar, d'un hôtel, d'une station essence et d'une épicerie a l'air abandonné depuis un siècle.

C'est officiel, je vais mourir ici, assassiné, mon corps abandonné dans un silo à grains.

Un bruit me fait tourner vivement la tête. Un homme d'une vingtaine d'années descend les quelques marches

situées à l'arrière du hangar tout en buvant une canette de boisson fraîche. Puis il se dirige vers une moto sans faire attention à moi.

Je réitère mon appel, un brin énervé.

— Bonjour !

Il me remarque et s'approche de moi d'un pas traînant.

Ses yeux ne sont que pour la moto.

— Waouh, bel engin, dis donc.

J'ouvre la bouche. Je ne sais pas ce qui me subjugue le plus : son indifférence face à ma panne, son accent aux sonorités new-yorkaises ou ses yeux noisette d'une beauté incroyable.

Je me racle la gorge et tends un pouce vers la Kawasaki.

— Oui, mais elle m'a lâché il y a une demi-heure.

Il hoche la tête en me jaugeant de haut en bas, puis il me sourit en passant une main dans sa tignasse blond foncé.

Même son sourire est incroyable. Tout son visage s'illumine et s'anime. Ses lèvres s'étirent et font naître des rides d'expression autour de ses yeux et de sa bouche.

— On va voir ça.

Au même moment, un homme âgé sort du même endroit et l'interpelle. Il le rejoint, et une discussion rapide que je n'entends pas a lieu entre eux. Puis le vieil homme rentre d'un pas lent dans la maison.

— C'était mon oncle. C'est lui le propriétaire du garage, mais comme il est à moitié sourd, ça va être plus simple de régler ça avec moi, m'annonce le jeune homme.

Je ne pose pas de questions et dirige la moto vers le hangar. Il s'approche pour s'accroupir face au moteur. Il porte un ensemble assez classique pour la région : chemise en flanelle sur un débardeur blanc, jean et sneakers.

Je n'avais jamais réalisé jusqu'à maintenant combien un jean pouvait être attrayant sur la bonne personne.

— Elle fait du bruit en redémarrant ?

— Non.

— Tu as calé, puis plus rien ?

— Oui.

Je croise les bras et l'observe démonter des éléments de la moto. Ses gestes sont assurés. Derrière son air nonchalant, je peux voir qu'il sait ce qu'il fait.

— C'est sûrement une bougie.

Après plusieurs minutes, il extrait la pièce du moteur et l'examine.

— Tiens, regarde. Complètement grillée.

Il se relève souplement.

— Je vais t'en chercher une autre.

Il reprend la canette qu'il avait abandonnée par terre et farfouille dans une boîte au milieu du bazar de l'établi tout en la sirotant.

Je ne peux m'empêcher, à ce moment-là, de poser mes yeux sur ses fesses mises en valeur par ce foutu jean.

Il me lance un regard en coin.

Merde.

— T'as de la chance, mon oncle est incroyablement prévoyant.

Il retire l'objet de la boîte.

— Et voilà !

Quelques minutes plus tard, la bougie est vissée et les électrodes ajustées. Son sourire est éclatant lorsqu'il fait rugir le moteur. Au plaisir qu'il prend à le faire tourner, je vois qu'il apprécie les motos.

— Merci. Je te dois combien ?

Il fait semblant de réfléchir et répond d'un air à la fois malicieux et confiant.

— Deux cents dollars.

Je m'exclame aussitôt :

— Deux cents ! Ça me coûterait soixante à Missoula !

Il répond, sans se départir de son foutu sourire :

— Tu peux aller à Missoula. C'est à 250 km d'ici, vers l'ouest. Mais avant, bien sûr, je reprends la bougie.

Je cligne lentement des yeux.

— Tu te fiches de moi.

— Tu veux parier ?

Je suis à deux doigts de m'énerver.

— OK. Je te donne quatre-vingt-dix.

Il s'installe sur la moto et me toise avec arrogance. Son visage a cette beauté qu'on associe facilement aux grands espaces : blond, sans artifice, un côté *boy next door* simple et avenant. Mais ses yeux ambrés renferment un éclat malicieux, renforcé par un sourire diabolique.

— C'est vraiment une belle moto, dit-il en caressant le guidon. Kawasaki Ninja H2 SX, pas évident de trouver des bougies de ce type dans le coin…

Je soupire. Très bien, il s'y connaît, mais quel culot !

— OK, je te donne cent, je capitule.

Il se penche légèrement vers moi et pose la main sur son cœur.

— Tu veux voler la retraite de mon oncle ? Lui qui est malade, mais qui doit encore travailler ?

Je plisse les yeux pour lui montrer que je crois pas un mot de ce qu'il raconte.

Il continue en minaudant sur la moto. Tout dans son allure montre qu'il sait parfaitement conduire ce genre d'engin.

Il n'en est que plus beau, et il le sait.

Je croise les bras, l'air sévère, mais ma froideur ne l'atteint pas.

— Tu sais… Il n'y a qu'un seul hôtel, ici. Avant que tu y arrives, tout le village saura que tu es un touriste sans cœur qui n'en a rien à faire des locaux, ajoute-t-il en prenant un air faussement triste.

Nous restons un moment à nous jauger, lui presque hilare, et moi un rire jaune en travers de la gorge.

Je ne suis pas à deux cents dollars près. Vraiment pas. Le fonds fiduciaire de ma famille s'élève à un milliard de dollars, j'ai huit zéros sur divers comptes en banque. Autant dire que deux cents dollars est le prix de mon café préparé tous les matins à Brooklyn.

Je n'ai juste pas envie de perdre face à lui. Est-ce que c'est parce qu'il m'a tout de suite attiré et qu'il en joue ? J'ai l'impression d'être pris pour un imbécile.

— Alors ? demande-t-il en se mordant la lèvre inférieure d'un air aguicheur.

OK. Il a définitivement perçu mon regard sur lui. L'enfoiré.

Je fouille dans mon portefeuille et lui tends les deux cents dollars.

— Tu diras à ton oncle que j'espère qu'il se portera bientôt mieux.

Il hoche la tête, rayonnant.

— Je lui dirai. Il t'en sera éternellement reconnaissant.

Il me fixe d'un œil complice, et un éclair de compréhension passe entre nous.

Très bien. Je lui accorde cette victoire.

Il descend de la moto et reprend sa canette.

Puis il ose me narguer en me faisant un ultime petit signe de la main lorsque je redémarre en trombe.

Chapitre 2



Zachary

— Encore ! Encore ! Encore !

Mon oncle s'esclaffe en versant plus de whisky dans le verre de son ami. Ils sont trois, riant avec moi autour d'une table à côté du billard, dans l'unique bar de la ville nommé sobrement « Saloon ».

— La bouteille est vide !

Le vieux Earl est aussi rouge et joyeux que mon oncle. Malgré ça, je lève la main et m'écrie :

— Ray ! Une autre !

Le barman vient nous resservir. À l'extérieur, les températures sont fraîches, mais ici, la bière, les frites et les discussions animées donnent à ce simple bar en bois une chaleur réconfortante. Les rires s'élèvent. Je me sens détendu dans ce décor à mille lieues de mon environnement habituel. Tommy, mon agent, mais aussi mon grand frère, a eu raison de m'inciter à passer deux jours de congés ici avant la course. J'en avais besoin.

— Le verre a une saveur différente, ce soir, lance mon oncle.

— Une saveur à deux cents dollars !

Les rires fusent encore. Alors que la nouvelle bouteille de whisky arrive à notre table, je refuse poliment qu'on m'en verse un verre. Mon congé est trop court pour que je me laisse complètement aller.

— Quand Zack m'a dit qu'il allait s'en occuper, j'ai tout de suite su qu'il allait essayer de le plumer !

— Petit, tu veux pas rester ici ? Ton oncle pourrait vraiment prendre sa retraite, à ce rythme ! s'écrie Walt, le gérant de l'épicerie.

— Il doit piloter des grosses motos, il a pas le temps pour ça ! répond Hank, le plus vieux de la bande, un ancien rancher.

— Oui, et s'il pilote aussi bien, c'est que les meilleurs lui ont appris à mettre les mains dans le cambouis !

Je souris et ne contredis pas mon oncle en lui disant que la raison pour laquelle je suis un pilote de Grand Prix n'a rien à voir avec le fait que je sais changer une bougie.

Pour mon oncle Len, un bon pilote doit aussi être un bon mécano. Il préfère oublier que je suis avant tout une tête brûlée, le genre à prendre des virages sous la pluie à 300 km/h.

Rapide et audacieux. C'est exactement pour ça que je figure parmi les vingt meilleurs pilotes du monde.

Mais ce soir, je ne suis pas pilote de Grand Prix, je suis le neveu de l'oncle Len, alors je me tais.

— Comment ça se fait qu'il ne t'ait pas reconnu ? Ce type est un abruti !

Je croise les bras.

— Tonton, c'est ma première saison en Grand Prix… je suis connu, mais pas pour tout le monde.

— Mais tu as déjà tout gagné !

Les autres poussent des soupirs admiratifs. Je les calme en levant une main.

— Je n'ai gagné qu'un seul podium complet. Je ne suis pas encore champion du monde.

— Ça suffit pour être un grand athlète ! s'exclame-t-il encore fièrement.

Je ne dis rien. Malgré moi, son compliment me touche. Est-ce qu'on s'habitue un jour à gagner ? Ça me semble impossible.

Mon oncle et ses amis continuent de lancer des remarques alcoolisées tout en hochant la tête avec conviction. Je regarde ma montre. Il n'est pas tard, mais je veux me coucher tôt. Dans trois jours, je suis au Grand Prix de Buriram, et je ne veux pas le foirer.

Je suis le rookie à qui tout réussit, pourtant je suis inquiet de mon démarrage en Grand Prix. Trop de chutes, trop de risques pris. J'ai beau avoir gagné deux sprints et un podium, je dois encore faire mes preuves. Plus de plantage autorisé.

Je me tortille sur mon siège. Il ne faut pas que j'aille par-là, que je pense à mes erreurs. J'ai déjà travaillé là-dessus avec Tommy et Steve, mon chef mécanicien, et j'aurai droit à d'autres séances de coaching mental dans les jours qui viennent.

Ce soir, je suis ici pour me détendre. Pas pour penser à la course, pas pour me projeter.

Sauf que, visiblement, j'y échoue lamentablement.

Les au revoir bruyants de mon oncle et ses amis me tirent de mes pensées. Les voilà qui s'éloignent d'un pas mal assuré dans la faible lumière du bar, me faisant sourire. Ici, la vie semble parfois plus simple que celle que je vis.

Je me lève et me dirige vers le grand comptoir pour régler l'addition avant de rentrer à mon tour.

Je vais regarder un épisode sur Netflix et essayer de dormir le plus longtemps possible.

— Ton oncle a déjà l'air d'aller mieux.

Une voix grave me fait tourner la tête. Le touriste hautain de tout à l'heure me regarde, l'œil attentif, une bière à la main.

Je reste un instant subjugué. Le type avait déjà de l'allure dans sa combinaison de moto, les cheveux noirs ébouriffés, mais à la lueur des petites lumières du bar, il est absolument canon : de grands yeux sombres et intenses, des pommettes hautes, des lèvres à se damner, un visage asiatique proche de la perfection, d'une beauté froide époustouflante.

Il est aussi séduisant qu'impressionnant, et je ne sais pas comment réagir. Après tout, je l'ai arnaqué il y a moins de deux heures. D'une centaine de dollars seulement, mais quand même.

Est-ce que j'en éprouve des remords ? Pas le moindre. Il n'avait qu'à ne pas regarder l'atelier de mon oncle avec autant de dédain. Dès que je l'ai vu arriver avec son air supérieur propre aux gens privilégiés, j'ai eu envie de le taquiner un peu.

Il semble attendre une réponse alors que je prends peu à peu conscience que je le mate depuis trop longtemps.

Je m'accoude au bar à ses côtés.

— Merci. Il va déjà mieux. La nouvelle lui a redonné de l'énergie, je réponds d'un ton compatissant. C'était beau à voir.

Il pose une main sur sa poitrine, le visage impassible.

— Je vais bien dormir ce soir alors. Mon karma est sauf.

Puis il prend une gorgée de bière directement à la bouteille. Le mouvement de sa pomme d'Adam capte mon attention. Mon regard glisse vers son cou, puis vers sa chemise entrouverte qui dévoile un torse lisse aux contours fermes.

— Pour ton karma, par contre… j'aurais un peu peur à ta place, conclut-il.

J'éclate de rire.

— Ray, donne une autre bière à ce monsieur, et une eau pétillante pour moi.

Tout à coup, aller me coucher ne me paraît plus aussi important.

— Ça marche ! répond joyeusement le barman.

— Ça devrait suffire à racheter ma dette auprès de l'univers, je réponds au touriste.

Je tire une chaise haute et m'assieds à côté de lui.

Il lève un sourcil surpris et amusé, détendant légèrement son visage.

— Tu fais ça souvent ? Offrir des verres à tes victimes ?

Je secoue la tête.

— Mes victimes… Tout de suite ! Si tu avais insisté trente secondes de plus, j'aurais baissé le prix. Tu as été très conciliant.

Il hoche la tête en me fixant intensément. Un léger frisson descend le long de ma colonne vertébrale.

— OK, ça m'apprendra pour la prochaine fois.

Je verse mon eau citronnée dans un verre. Il continue de m'observer comme si j'étais une créature des plus intéressantes. Est-ce qu'il me reconnaît ? Même s'il possède une moto d'exception, il ne ressemble pas à un type qui s'intéresse aux grands prix moto. Plutôt à ces mecs qu'on imagine branchés, toujours occupés, dans la tech ou les affaires.

Et comme je l'ai dit à Tonton, je suis nouveau et les Grands Prix de moto ne sont pas assez suivis aux États-Unis pour qu'il connaisse mon visage.

Ce qui veut dire qu'il est certainement très intéressé par ma personne…

— Tu viens souvent dans le Montana ? Tu fais un road trip en solo ?

Ray nous regarde du coin de l'œil. Les gens, ici, sont gentils et accueillants, mais aussi très curieux. Un mec sophistiqué, habillé en chemise de lin hors de prix, ne passe pas inaperçu dans ce coin paumé.

— Non, c'était la première fois. Une semaine de moto de Great Falls jusqu'à Missoula, je ne regrette pas, les paysages étaient incroyables.

— C'était ? Les vacances sont terminées ?

Il soupire légèrement.

— Oui, je repars demain. Je vais devoir me dépêcher, je n'avais pas prévu une escale ici.

Il marque un temps.

— Mais c'est peut-être un mal pour un bien. Ça permet de faire des rencontres… intéressantes.

Son regard sombre accroche le mien. Je n'ai plus aucun doute sur ce qu'il veut, ce qu'il espère.

Mon regard s'attarde sur sa lèvre inférieure. Attirante. Parfaite. Je m'imagine tout de suite y déposer un baiser humide.

Une vague de chaleur me parcourt. On pourrait partir du bar, trouver un coin isolé. J'imagine déjà passer mes mains sous sa chemise pour toucher son torse avant de l'embrasser.

Merde, ça serait torride. C'est tout à fait le genre de type un peu guindé pour lequel j'aurais envie de me mettre à genoux.

Il rompt le contact et tourne sa bière entre ses doigts avant de se tourner de nouveau vers moi. Son visage est peut-être fermé, mais ses yeux sont brûlants.

— On ne sait rien l'un de l'autre, alors on pourrait se dire que ce qui se passe dans le Montana… reste dans le Montana.

Mon cœur s'accélère. L'excitation monte en moi. D'ordinaire, ce genre de plan super rapide avec un mec canon est exactement ce que je recherche.

Mais une petite voix me rappelle à l'ordre.

J'assume ma sexualité, mais, que ce soit chez moi ou en voyage, je ne suis pas toujours libre de l'exprimer comme je veux.

Je baisse la tête. Avant même que je réponde, il a compris.

— Malheureusement pour moi, ce qui se passe dans le Montana ne reste pas dans le Montana.

Je ne suis pas out. J'ai rapidement compris que, comme beaucoup d'autres milieux sportifs, le monde de la moto n'était pas très ouvert à l'homosexualité.

Les sponsors attendent une image précise d'un pilote. Une image, et une belle histoire qui fait vendre. Pour l'instant, je suis l'outsider imprévisible et talentueux, mais ça ne durera pas. Bientôt, je ferai mes preuves et je serai simplement le meilleur pilote du monde.

Et c'est exactement ça qu'attendent mes sponsors : un rookie qui réussit à dépoussiérer une ancienne équipe en pilotant un bijou de technologie. Ils ne veulent pas que je sois le premier pilote de GP à faire son coming out, le pilote dont la sexualité prendrait le pas aux yeux de tous sur ses performances.

Je suis fier de qui je suis, mais je dois également composer avec le monde dans lequel je vis.

— À cause de ta famille ? me demande-t-il, intrigué.

— Oui. On peut dire ça…

— Je comprends, répond-il avec sincérité.

Puis il ajoute :

— Tu viens de New York, pas vrai ?

Je souris d'un air entendu. Ce type est bon.

— Quoi, tu n'as pas cru que j'étais le garçon naïf d'un village isolé ?

Ses lèvres forment une petite moue amusée.

— Pas naïf, ça non…

Je pose le coude sur le comptoir et l'observe, une main sous mon menton :

— Qu'est-ce qui m'a trahi ? Mon accent, ou le fait que je ne porte pas de bottes ?

Il rit doucement d'un son grave et profond.

Mon Dieu, que c'est sexy !

— L'accent. Et peut-être aussi le fait que tu m'as arnaqué comme un petit filou new-yorkais.

— Coupable.

Je me redresse en me mordant la lèvre. Son regard s'y attarde, et il plisse les siennes, comme pour se contenir.

— J'habite New York aussi. Que dirais-tu de rester en contact ?

Je m'empêche de sourire pour ne pas me moquer. OK, j'ai envie de le plaquer contre un mur pour voir s'il garde son petit air dédaigneux quand on l'embrasse, mais son assurance me fait rire. Il semble si certain de son charisme, de l'intérêt que je lui porte…

Je me décale légèrement, envahissant son espace personnel.

— J'habite pas à New York. Mais tu sais quoi ? Si un jour on se recroise, je te donnerai bien plus que mon numéro.

Ses yeux hautains se noircissent de désir. Je suis à deux doigts de revenir sur ma décision.

— Tu sais quoi ? Je voyage beaucoup, alors c'est possible, répond-il sur le même ton de défi.

— Moi aussi, je voyage beaucoup.

Son regard se remplit de curiosité. Je me lève avant de faire une grosse erreur.

— Bon retour à New York.

Il me suit des yeux tandis que je lance mes billets à Ray.

Je rentre chez moi dans la nuit noire, les mains encore un peu fébriles. Quand j'entre dans la maison de mon oncle, je cogne ma tête contre la porte d'entrée en soupirant.

Putain. Il me plaisait vraiment.